

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiency visuelle et le studio
typographies.fr

LE BROUILLARD DE L'AUBE

*

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

L'Arbre à pain
Les Naufragés du déluge
À l'ombre des souvenirs interdits
Les Couleurs de l'oubli
Le Silence de tes yeux

LES FIANCÉS DE L'ÉTÉ :
1. Les Fiancés de l'été
2. Le Retour d'Ariane

CHRISTIAN LABORIE

LE BROUILLARD DE L'AUBE

Roman

Volume 1



© Les éditions De Borée, 2011.

© Les Presses de la Cité, 2026.

© À vue d'œil, 2026,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0880-7

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*L'aube se lève à peine,
c'est peut-être celle de l'espérance.*

Geneviève DE GAULLE-ANTHONIOZ

PREMIÈRE PARTIE

Le drame

1

LA GRANDE RAFLE

Paris, 15 juillet 1942

Dans la rue du Faubourg-Saint-Antoine, l'effervescence était à son comble. Les événements de la guerre, les affres de l'Occupation ne semblaient pas troubler ses habitants qui, en dépit des privations communes à tous les Français, vaquaient à leurs activités comme si de rien n'était.

Les bouches de métro vomissaient, sans discontinuer, leurs lots de Parisiens toujours affairés. Les gazogènes se disputaient la chaussée avec les triporteurs et laissaient derrière eux des volutes de

fumée bleutée qui empestaient l'atmosphère. Indifférents, les passants croisaient les soldats du Reich, dont certains se comportaient en véritables touristes.

Chacun avait fini par s'habituer à ces uniformes étrangers qui rappelaient, s'il en était besoin, que la France avait perdu son âme en perdant la guerre et sali son honneur en signant, le 22 juin 1940, l'armistice de la défaite et de la honte.

Sous une douce chaleur estivale, en cette troisième année de cohabitation forcée, les habitants de la capitale prenaient des airs de vacanciers. Le bois de Boulogne était plein de promeneurs, les berges de la Seine grouillaient de badauds, les jeunes filles portaient court des robes légères et l'on canotait sur les bords de la Marne. Certes, les troupes d'occupation, mêlées à la population, créaient une atmosphère de crainte et de suspicion parmi les braves gens qui

feignaient de les ignorer. Mais chacun s'efforçait de composer et tâchait de ne voir que ce qui lui permettait d'envisager les jours à venir avec sérénité.

D'aucuns affirmaient que les Français avaient la mémoire courte. D'autres pensaient qu'ils faisaient preuve d'une grande faculté d'adaptation. Quand souffle la tempête, expliquaient ces derniers, il faut savoir courber l'échine pour ne pas se briser à vouloir résister ; savoir aussi attendre que le calme revienne pour redresser la tête.

C'était le cas du plus grand nombre.

Depuis plusieurs jours, les rues de Paris étaient troublées par un mouvement inhabituel d'agents de police en tenue. La police parisienne – chacun le savait – obéissait aux ordres du gouvernement de Vichy et faisait régner l'Ordre nouveau imposé par les Allemands.

Certains inspecteurs montraient beaucoup de zèle et s'acharnaient avec arrogance à débusquer les fraudeurs du marché noir, les résistants, les Juifs qui ne respectaient pas la législation en vigueur. Les arrestations en pleine rue et en plein jour, les disparitions à l'insu des familles étaient devenues monnaie courante dans ce pays résigné et vaincu.

Les Parisiens avaient été très choqués, cependant, par la décision du gouvernement Laval de faire porter aux Juifs l'étoile jaune de David, comme en Allemagne. L'antisémitisme, en réalité, ne gangrenait qu'une minorité de la population. Aussi comprenait-on mal l'opiniâtreté de la police à vouloir démasquer les récalcitrants.

La population juive, fichée, répertoriée, cataloguée en fonction de ses origines, subissait l'humiliation dans le secret espoir que les autorités fran-

çaises n'iraient pas aussi loin que les nazis. Le statut des Juifs de France, décrété par le maréchal Pétain dès octobre 1940, leur rendait bien la vie de plus en plus difficile ; mais eux aussi finissaient par vivre dans l'attente que s'apaise la tempête.

*
**

— Vous me paraissez bien soucieux aujourd'hui, François !

Comme chaque matin, Charles Duquesne, le libraire de la rue du Faubourg-Saint-Antoine, comptait sa caisse avant d'ouvrir son magasin. Peu avant neuf heures, François Blumstein arrivait à la librairie pour prendre ses fonctions et faisait un peu de rangement en attendant les premiers clients. Sur sa veste, Lisa, sa femme, avait cousu, avec une application de couturière, l'étoile jaune

qui le distinguait des autres habitants. Toutefois, Charles Duquesne, en humaniste épris de liberté qu'il était, avait demandé à son jeune employé de revêtir une blouse, de façon à masquer l'infâme insigne discriminatoire. Dans la librairie, rien ne distinguait donc François d'un autre citoyen, d'autant plus qu'il parlait le français sans accent.

« En venant de chez moi, j'ai remarqué que la rue était bien calme ce matin. Et à chaque intersection, il y avait un peloton de trois ou quatre agents de police.

— Ne vous inquiétez pas. Un officiel doit sans doute passer dans le quartier. Un de ces salauds de collabos ou une huile de la kommandantur. Depuis que Laval a déclaré ouvertement souhaiter la victoire de l'Allemagne le mois dernier, tout ce petit monde est en ébullition.

— Vu la situation, si je n'avais pas la charge de mes trois enfants et de ma

femme, je quitterais Paris et je rejoindrais la Résistance.

— Je vous comprends, François. Votre existence, comme celle de vos semblables, est vraiment inconfortable. Le mot est faible !

— Je ne supporte plus toutes ces tracasseries ni cette persécution sournoise. Ce n'est pas l'étoile qui me gêne, mais ces brimades dont nous faisons l'objet. Mon logement est devenu trop petit pour nous cinq, et il m'est interdit d'en changer. Après vingt heures, nous devons rester cloîtrés, nous ne pouvons aller nulle part ni recevoir chez nous. Cela devient intolérable. Je finis par perdre patience.

— Gardez courage. Le vent est en train de tourner.

— Les Allemands sont partout. Ils font régner l'Ordre nouveau sur l'ensemble du continent. L'Europe entière est à

leur botte. Et le gouvernement français déclare vouloir leur victoire. Comment pouvez-vous dire que le vent a tourné ?

— J'ai de bonnes informations. Dernièrement les Anglais ont saccagé Cologne avec plus de mille bombardiers ; les Américains ont coulé des porte-avions japonais à Midway dans le Pacifique ; et les Russes eux-mêmes ont repoussé les nazis loin de Moscou. Les Allemands ne seront pas toujours vainqueurs !

— En attendant, ce sont des Français qui font leur sale boulot. J'aime trop la France, qui m'a accueilli, pour admettre que son gouvernement ait pu se ranger du mauvais côté.

— Le gouvernement français n'est pas à Vichy, vous le savez bien.

— Oh ! De Gaulle ! Il est bien loin. Et les autres gouvernements alliés n'ont pas l'air de le soutenir beaucoup.

— Il est l'âme de la Résistance. Sans

lui, nous serions vraiment orphelins et complètement seuls dans la tanière du loup.

La porte d'entrée s'ouvrit brutalement. Charles Duquesne, sans se départir de son calme, détourna la conversation.

— Vous me ferez donc la liste de tous les ouvrages qui traitent des loups, François. Je veux les exposer en vitrine. Ce sera le thème de la semaine.

Puis, se tournant vers le visiteur matinal, il ajouta :

— Monsieur l'agent, c'est pour quoi ?

— Vous employez bien ici un certain Franz-Jacob Blumstein ?

— C'est moi, répondit François sans attendre. Que me voulez-vous ?

— Rien de spécial. Je venais constater que vous étiez bien à votre travail. Je suis passé chez vous il y a dix minutes. Votre femme m'a dit que je vous trouverais ici.